

Plus ou moins qu'un bilan

Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La Poésie québécoise des origines à nos jours — Anthologie*, Québec et Montréal, Les Presses de l'Université du Québec et les Éditions de l'Hexagone, 1981, 714 p.

Robert Mélançon

Volume 23, Number 6 (138), November–December 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mélançon, R. (1981). Review of [Plus ou moins qu'un bilan / Laurent Mailhot et Pierre Nepveu, *La Poésie québécoise des origines à nos jours — Anthologie*, Québec et Montréal, Les Presses de l'Université du Québec et les Éditions de l'Hexagone, 1981, 714 p.] *Liberté*, 23(6), 95–101.

chroniques

Poésie

ROBERT MÉLANÇON

Laurent Mailhot et Pierre Nepveu,
La Poésie québécoise des origines à nos jours — Anthologie,
Québec et Montréal, Les Presses de l'Université du Québec
et les Éditions de l'Hexagone, 1981, 714 pages.

Plus et moins qu'un bilan

L'anthologie que viennent de faire paraître Laurent Mailhot et Pierre Nepveu se propose de « faire le bilan le plus complet et le plus équilibré possible » de « l'ensemble de la production québécoise depuis les origines jusqu'au seuil de 1980 ». En un mot, elle veut être une anthologie classique ou, comme l'écrivent ses compilateurs, une « anthologie générale ». Classique, elle le deviendra quoi qu'il en soit par la force des choses pour quinze ou vingt ans au moins parce qu'aucun autre éditeur, vraisemblablement, ne se risquera à la remplacer de sitôt, comme était devenue classique l'*Anthologie de la poésie canadienne d'expression française* de Guy Sylvestre, publiée pour la première fois en 1942, réimprimée et révisée plusieurs fois jusqu'à changer son titre, après avoir triplé de volume entretemps, en celui d'*Anthologie de la poésie québécoise* en 1974. C'est dire que même si la publicité force la note (« l'événement littéraire de l'année ») et frôle le ridicule (« œuvre monumentale d'initiation à la poésie (...) qu'on devrait retrouver dans chaque foyer québécois »), il ne faut en aucune façon négliger cet ouvrage : il marquera pour une génération la lecture de la poésie qui s'écrit au Québec.

Puisqu'un livre est d'abord, la première fois qu'on le tient en main, un objet, je voudrais commencer par quelques remarques sur la présentation matérielle de ce volume. Elle a été soignée, c'est l'évidence. Mais je crois que ce soin s'est égaré. Sans être un monstre impossible à manipuler comme le *Dictionnaire des Oeuvres littéraires du Québec* publié par les éditions Fides (mais c'est, justement, un dictionnaire), cette anthologie est inutilement lourde et raide ; elle tient plus du dictionnaire que du livre de lecture. Vétilles ? La publicité vante un « volume soigneusement relié ». Puis il n'y a aucune raison de fabriquer des livres aussi laids, prétentieux et désagréables à tenir en main. Il suffit pour s'en convaincre de comparer ce machin produit par les Éditions de l'Hexagone (eh oui !) et par les Presses de l'Université du Québec (ce qui n'étonnera personne, on reconnaît la griffe maison) à l'excellent travail des Éditions La Presse (eh oui !) pour les quatre volumes de l'*Anthologie de la littérature québécoise* sous la direction de Gilles Marcotte.

Il y a aussi l'illustration, abondante et censée être beaucoup plus qu'un simple ornement. Laurent Mailhot et Pierre Nepveu attirent l'attention sur « divers documents iconographiques qui, en regard des poèmes, en sont comme le commentaire et en révèlent les composantes humaines et matérielles : photos et portraits de poètes, couvertures et illustrations de recueils, reproductions de tableaux, documents divers ». Il s'agit à vrai dire presque exclusivement des têtes des auteurs, dont on se demande bien quel « commentaire » elles peuvent proposer aux textes : voyez, entre autres, Édouard Chauvin, « le type même du « carabin », gentiment frondeur, fantaisiste, humoriste », François Hertel en voyageur de commerce itinérant des années cinquante, Pierre Perrault en patriote de 1837, Claude Péloquin en politicien du Nevada, Yves-Gabriel Brunet en électrocuté, Denis Vanier en tête brûlée (littéralement : elle fume). À moins que ce ne soient les poèmes qui commentent ces têtes. S'y ajoutent quelques pages-titre de recueils ou des jaquettes de couverture (trop souvent mal choisies, comme si on avait pris ce qu'on avait sous la main : pour Anne Hébert, les jaquettes récentes et platement commerciales d'*Héloïse* et des *Enfants du Sabbat*, qui traînent dans toutes les librairies, mais pas les pages de titre des *Songes en équilibre* ou de l'originale du *Tombeau des rois*), et des tableaux, gravures, dessins si pauvrement reproduits qu'ils n'ont

aucune existence plastique : que reste-t-il, par exemple, des gravures de Marie-Anasthasie (p. 277) ou de Kittie Bruneau (p. 503), des tableaux de John William Beatty (p. 181) ou de Borduas (p. 310) ? On comprend mal qu'un graveur et un éditeur aussi consciencieux et maître de son métier que Roland Giguère, qui a assuré la conception graphique de l'ouvrage, ait laissé passer de telles trahisons. Il paraît que les éditeurs publieront bientôt une édition en format de poche, sans les illustrations. Ce sera une amélioration sensible.

*

Aucune anthologie ne met tous ses lecteurs d'accord. Chacun regrette l'omission de poèmes préférés et tient pour abusive l'inclusion d'autres qu'il juge excécrables ou négligeables. Celle de Laurent Mailhot et de Pierre Nepveu n'échappe pas à la règle, même si pour l'essentiel le choix qu'elle propose devrait faire l'accord. Pour l'essentiel, c'est-à-dire pour ce moment qu'on peut dire classique de la poésie québécoise : de Nelligan et Lozeau à la génération de l'Hexagone. Pour ce qui a précédé ce moment comme pour ce qui l'a suivi, ce choix paraît toutefois beaucoup moins convaincant.

La poésie québécoise du XIX^e siècle n'a pour ainsi dire qu'un intérêt historique, ce qui est une façon d'avouer son insignifiance littéraire. Faute d'un point de vue clairement défini, Mailhot et Nepveu en retiennent trop ou trop peu. Ou bien, d'un point de vue historique, leur choix reste décidément lacunaire comme on s'en convaincra en parcourant l'*Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle* de John Hare. Ou bien, d'un point de vue littéraire, il s'encombre de laborieux versificateurs : je me demande bien quel « plaisir de lecture », c'est le critère invoqué dans la préface, on peut trouver, disons, aux vers de Louis-Thomas Groulx, Pierre-Gabriel Huot, Félix-Gabriel Marchand, Apollinaire Gingras, d'autres.

La période contemporaine pose évidemment des difficultés d'un autre ordre qu'on peut résumer par l'absence de tout recul. Comme cette anthologie se propose, selon les mots mêmes de ses auteurs, de « tenter une relecture de l'ensemble de la production québécoise (...) de façon à en faire le bilan », il aurait sans doute été préférable qu'elle s'arrête aux années soixante, c'est-à-dire à la limite extrême de ce dont il est possible d'esquisser un

bilan, même provisoire. La poésie des dix ou quinze dernières années pourrait faire l'objet de deux types opposés d'anthologie : soit un répertoire qui inclurait un échantillon d'à peu près toutes les œuvres actuelles (ce mot étant pris ici dans sa seule acception chronologique) et qui aurait une valeur essentiellement documentaire (l'UNEQ s'en chargera vraisemblablement un jour ou l'autre pour donner satisfaction à tous ses membres qui versifient) ; soit un choix restreint, engagé voire polémique, qui prendrait plus ou moins la valeur d'un manifeste. En aucune façon la poésie actuelle ne peut trouver place à l'intérieur d'un bilan. Du reste Laurent Mailhot et Pierre Nepveu le reconnaissent lorsqu'ils écrivent que pour ce qui concerne « les poètes les plus actuels », leur choix « sera à revoir dans cinq ou dix ans ». En fait, il est dès maintenant à la fois trop oecuménique et trop partial, partiel et surabondant. Sans exclure la poésie la plus récente, ce qui serait décidément absurde (comment concevoir une anthologie de poésie québécoise sans d'ores et déjà inclure Nicole Brossard, Michel Beaulieu et François Charron ?), je proposerais d'en réduire sensiblement la part. Ce serait, me semble-t-il, se donner la chance de mieux mettre en lumière son apport et sa diversité. Il n'y a là nul paradoxe : sous leur forme actuelle, les cent dernières pages de l'anthologie Mailhot-Nepveu brouillent toute perspective en accumulant les exemples de textes interchangeables.

*

Il faut également faire des réserves sur l'apparat critique qui entoure les textes. Les notices biographiques, en particulier, devraient être révisées. Trop longues la plupart du temps, elles s'encombre d'un fatras de détails anecdotiques dont on ne voit pas très bien l'intérêt ni l'éclairage qu'ils peuvent projeter sur les poèmes : « secrétaire du Collège des pharmaciens du Québec pendant quinze ans, il prend sa retraite en 1961 » (Jean Narrache — mais ne s'agit-il pas plutôt de Monsieur Émile Coderre ?) ; « déménagé à Montréal, il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts, ce qui l'amènera à une carrière de dessinateur commercial » (Jean-Charles Doyon) ; « entrée dans la Fonction publique fédérale en 1936, elle est d'abord rédactrice, puis traductrice » (Eva Senécal) ; « surtout rédacteur et traducteur de dépêches pour la Presse Canadienne, il est aussi l'auteur d'une chro-

nique des médias électroniques au journal la Presse » (Olivier Marchand) ; « entré par la suite à Radio-Canada, il est aujourd'hui directeur de la programmation de la radio » (Paul-Marie Lapointe) ; « après avoir fait de la radio à Toronto, il devient fonctionnaire aux Archives publiques du Canada, puis rédacteur au Ministère des Postes et pour Information-Canada » (Louis-Philippe Hébert) — de bien belles carrières couronnées de succès, comme on dit dans les banquets de la Chambre de Commerce. Et puis ces notices sont vraiment trop encombrées de jugements qui filtrent la lecture. On préférerait découvrir soi-même que la poésie d'Apollinaire Gringras « ne manque pas d'humour » (entre parenthèses, j'en doute), que les poèmes de William Chapman « échappent parfois à la rhétorique et aux clichés de l'époque », que ceux de Guy Delahaye « tranchent sur les conventions de l'époque », que la première partie de l'œuvre de Michel Van Schendel « est typique des préoccupations de l'époque » ; et ne pas se faire dire à l'avance que Marcel Dugas « est surtout un remarquable poète en prose, imaginatif, subtil, entre le symbolisme et le surréalisme, entre le cinéma et la peinture, proche de Cocteau (et, ici, de Loranger), mais pudique, secret, *nocturne* » (ça fait un peu beaucoup, non ? et que veulent dire au juste les italiques à *nocturne* ?), que la poésie de Marie-Claire Blais « fait entendre une voix intime, nuancée », que l'œuvre de Paul Chamberland « reste en constante expérimentation », que celle de Nicole Brossard « se caractérise par un travail rigoureux sur la signification et le fonctionnement de l'imaginaire », ou que la poésie de Michel Leclerc « assume avec bonheur une certaine liberté de langage ». Laurent Mailhot et Pierre Nepveu ne veulent pas seulement choisir les textes, ce qui est évidemment leur rôle d'anthologistes, mais aussi dire comment les lire et ce qu'il faudra en penser quand on les aura lus. On n'en demande pas tant.

Enfin, l'ordre des textes appelle également quelques réserves. Les poètes se succèdent dans l'ordre chronologique, selon leur date de naissance. En apparence, rien de plus simple, de plus évident. Pourtant ce classement entraîne des distorsions dont je ne donnerai que deux ou trois exemples. Albert Lozeau, né avant Nelligan, lui succède évidemment comme poète ; les textes (publiés à partir de 1977) de France Théoret (née en 1942) ne peuvent se lire qu'après ceux (publiés dès 1965) de Ni-

cole Brossard (née en 1943) ; Gilles Cyr (né en 1940) est un poète plus récent (son premier livre n'a paru qu'en 1978) que la presque totalité de la quarantaine de poètes qui le suivent dans l'anthologie Mailhot-Nepveu. Il s'avère difficile dans ces conditions de suivre le développement historique de la poésie québécoise : une pseudo-historicité qui n'appartient qu'à l'état-civil se substitue à l'histoire des textes. Celle-ci aurait été bien mieux mise en relief, je crois, par un ordre fondé sur les dates de publication des œuvres plutôt que sur les dates de naissance des auteurs.

Sans trop s'en rendre compte peut-être, Laurent Mailhot et Pierre Nepveu ont déplacé l'accent des œuvres aux écrivains, et plus qu'une anthologie donnant à lire la poésie québécoise en perspective cavalière, c'est un répertoire des poètes du Québec qu'ils ont élaboré, une sorte de galerie de poètes (plus ou moins) illustres. Sous ce rapport, leur ouvrage est cohérent : le classement des textes, le style des notices biographiques, la galerie de portraits, tout ressortit à une conception de la poésie qui fait du poème l'expression de la personne du poète. On me permettra de noter que cette conception de la littérature n'a plus tellement cours aujourd'hui, même dans les manuels d'histoire littéraire.

*

Pourtant cette anthologie remplace avantageusement celles qui l'ont précédé, qui ont trop vieilli malgré les mises à jour comme celle de Guy Sylvestre, qui restent partielles comme celles d'Alain Bosquet et de John Hare, ou qui sont vraiment trop minces comme celle de Jacques Cotnam. Toute la section qui porte sur la période qui va de Nelligan aux poètes de l'Hexagone est excellente, compte tenu des réserves qui viennent d'être dites. Une place prépondérante y est réservée aux œuvres majeures de Nelligan, Saint-Denys-Garneau (petite digression : Saint-Denys-Garneau a fait imprimer son nom avec deux traits d'union sur la page de titre du seul livre qu'il ait lui-même publié, il faut donc s'en tenir à cette graphie qui exprime le choix d'un nom d'écrivain ; ou alors autant refuser à Alexis Saint-Léger Léger le droit au nom de Saint-John Perse), Rina Lasnier, Anne Hébert, Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette. On notera en particulier dans ces pages l'esquisse d'une lecture renouvelée de la poésie de Saint-Denys-Garneau, dé-

barrassée de toute trace de cette théologie sous laquelle ses amis de *la Rélève* l'avaient littéralement enterrée aussi bien que des réductions psychologues de critiques plus récents. Une place essentielle est aussi donnée à de nombreux poètes de moindre envergure, de ceux justement qu'on ne lit pour ainsi dire que dans des anthologies. On y fera des découvertes, et je ne m'étonnerais pas si cette anthologie entraînait quelques réévaluations. C'est que Laurent Mailhot et Pierre Nepveu réussissent, mieux, me semble-t-il, que tous leurs prédécesseurs, à faire entendre la polyphonie vivante d'une poésie qui n'existe pas seulement dans quelques grandes œuvres solitaires mais qui est (ou a été un moment) une sorte de chant collectif. On pourra certes les chicaner (Claude Beausoleil l'a fait dans *le Devoir*) sur la place qu'ils accordent à des poètes d'occasion tournés prosateurs en devenant eux-mêmes (disons Jacques Godbout et Roch Carrier, qui se sont trouvés en tant qu'écrivains dans le roman) et pour qui la poésie n'a été qu'une première et transitoire forme d'expression. Mais je crois que le bilan de cette période, sans des textes d'écrivains comme ceux-là, aurait non seulement été incomplet mais aussi, ce qui eût été plus grave, historiquement faux ; il fallait rendre sensible, ce que Mailhot et Nepveu font de façon remarquable, ce véritable impérialisme de la poésie dans la littérature québécoise entre 1940 et 1960. Aussi, la publicité, pour une fois, ne ment-elle pas : cette anthologie est bien, dans les 350 pages qui en sont le centre, le recueil « le plus complet et le plus équilibré ». Quant aux cent premières sur la poésie du XIX^e siècle et aux cent dernières sur la poésie d'après 1965, il faudra attendre qu'à l'occasion d'une réédition elles soient refondues et rééquilibrées.